

Elias Querejeta présente



GRAND PRIX DU JURY
FESTIVAL DE CANNES

Ana Torrent
Geraldine Chaplin

CRÍA CUERVOS

un film de
Carlos Saura



CRÍA CUERVOS

Réalisation et scénario CARLOS SAURA

avec Ana Torrent - Geraldine Chaplin - Mónica Randall - Florinda Chico
Héctor Alterio - Germán Cobos - Mirta Miller photographie Teodoro Escamilla
montage Pablo G. del Amo musique Federico Mompou, José Luis Perales
produit par Elias Querejeta distribution Tamasa avec le soutien du CNC

TAMASA



MERCURY

TAMASA présente

CRÍA CUERVOS

un film de **Carlos Saura**

sortie en salles le 15 mars 2023

*

Presse

Frédérique Giezendanner

06 10 37 16 00

frederique.giezendanner@gmail.com

*

Distribution

TAMASA

01 43 59 01 01

chloe@tamasadistribution.com

www.tamasa-cinema.com



TAMASA - 5 rue de Charonne - 75011 Paris



Nourris les corbeaux,
et ils t'arracheront les yeux."



Durant les dernières années du franquisme, Ana, une fillette de 9 ans, vit avec ses deux sœurs chez sa tante. Dans ce milieu étriqué, Ana étouffe. Enfant taciturne, insomniaque et douée d'une imagination féconde, elle vit toujours à l'ombre du décès prématuré de sa mère et est persuadée qu'elle possède un pouvoir maléfique au point de se croire responsable de la mort de son père.



Cría Cuervos prend naissance à la dernière image de *La cousine Angélique* : une mère coiffant sa fille devant le miroir qu'est la caméra. Cette image a pris corps quand j'ai vu Ana Torrent dans *l'Esprit de la Ruche*...

Ce qu'il peut y avoir d'autobiographique dans mes films intervient davantage sous une forme transposée que comme propos délibéré de « faire de l'autobiographie ». Je n'ai pas encore ressenti la nécessité de faire un film autobiographique.

Je n'ai jamais cru au prétendu paradis de l'enfance ; je crois au contraire, que l'enfance constitue une étape durant laquelle la terreur nocturne, la peur de l'inconnu, le sentiment d'incommunicabilité, la solitude sont présents au même titre que cette joie de vivre et cette curiosité dont parlent tant les pédagogues. Ana, l'héroïne de mon film, est évidemment sensible et particulièrement réceptive; face à l'agression du monde des adultes, elle s'est fabriqué un univers personnel à part où seuls trouvent place les êtres conformes à ce qu'elle attend d'eux. Dans cet univers, la réalité englobe des souvenirs qui ont la présence de l'actualité, des désirs et des hallucinations qui se confondent avec le quotidien...

Je choisis des espaces fermés d'une part parce qu'il est plus commode de travailler avec peu d'éléments, ce qui permet de mieux les contrôler, et d'autre part parce que j'ai de plus en plus tendance à traiter mon sujet de manière intimiste et ramassée.

Carlos Saura



REGARDS

Espagne 1975. Franco agonisait et la dictature avait perdu pas mal de ses dents. Elle en avait gardé jusque-là suffisamment pour qu'un cinéaste comme Carlos Saura ait rencontré quelques ennuis dans l'exercice de son métier. Ce qui l'avait amené à réfléchir sur le mode d'expression qu'il avait choisi. « J'ai découvert, écrivait-il alors, la nécessité de s'exprimer par le biais de la mise en scène de l'imaginaire en faisant du cinéma, en me heurtant à l'impossibilité dans l'Espagne d'affronter la réalité présente, à cette même nécessité de s'exprimer échappant au côté physique de cette société pour en saisir les autres aspects plus concrets comme les fantasmes, les obsessions, les rêves ». Bonne école. Il filma donc, pour *Cría cuervos* dont il commença le tournage alors que le dictateur, qui devait mourir le 20 novembre, n'avait pas encore été hospitalisé, des fantasmes, des rêves, des obsessions. Ceux d'une fillette, Ana, yeux sombres, visage fermé, qui pense avoir tué son père avec ce qu'elle croit être de la strychnine, parce qu'il rendait sa mère malheureuse, qui a récidivé pour la tante qui l'élève, et proposé ses services euthanasiques à sa grand-mère paralytique qui préfère s'en passer.

Dans ce pays anesthésié par des années de pensée unique où, semaine après semaine, les « Do No » (noticiarios y documentales cinematográficos), actualités obligatoires glorifiant la « race » et la figure de père bienveillant du Caudillo et où les niaiseries de *Marcelino, Pan y Vino* (1955) sur un garçonnet pauvre mais honnête à tu et à toi avec le Bon Dieu était la seule figure reconnue de l'enfance, le film pouvait faire grincer des dents : les enfants n'étaient pas des anges asexués. La « race » avait couvert quelques impuretés. Cette petite Ana, qui tuait père et proches, ou qui croyait le faire, (mais au cinéma, où tout est image, la représentation ne vaut-elle pas l'acte ?), n'était qu'un monstre qu'un régime aussi soucieux du bien de tous ses enfants ne pouvait avoir produit. Heureusement Franco mourut, et le film pour les Espagnols fut lu de bout en bout comme une longue métaphore : le père mort, qu'on n'avait vu qu'en soudard décoré ayant conquis ses galons contre la République dans la guerre civile puis sur le front de l'Est en 1942 dans la division Azul au service de Hitler était bien évidemment Franco lui-même. Et la mère morte de consommation, bafouée et humiliée ne pouvait être que la République.

Le titre même, premiers mots d'un proverbe bien connu : « Cría cuervos y te sacarán los ojos » (Nourris les corbeaux et ils te crèveront les yeux) se prêtait à cette lecture. Et la dernière séquence, envol d'enfants sur le chemin de l'école, n'était-elle pas la preuve que, le Caudillo mort, l'Espagne allait pouvoir enfin vivre ? Le film allait faire le tour du monde, et la chanson d'amour tendre (Porque te vas), débitée d'une voix aigrette d'enfant par Jeannette sur un rythme de mitraillette, le visage d'Ana en gros plan, plus sombre que jamais ne fut pas pour rien dans ce succès. Elle disait en effet tout des rêves saccagés de l'enfance.

Aujourd'hui évidemment, trente ans après la fin du franquisme, et la sortie du film, on ne saurait le « lire » d'une façon aussi littérale. Il n'en est peut-être que plus attachant, comme témoin, dans la fiction, d'un moment où bascula l'histoire d'un pays. Il a gardé en effet sa fonction métaphorique, mais de façon beaucoup moins anecdotique. C'est de l'histoire d'un enfermement mortifère qu'il est ici

question. Pas qu'en Espagne, bien sûr. Le premier plan le dit, long panoramique sur un salon bourgeois, tentures étouffantes, meubles surchargés, ombres lourdes. Trois sœurs, dont Ana, l'enfant du milieu, vivent là et la première image qu'on verra du père sera celle d'un gisant d'une pâleur de marbre, étendu mort sur le lit d'où vient de sortir sa maîtresse se rhabillant. D'entrée, c'est Ana qui voit tout, maîtresse, père, l'amour et la mort. Tout le film restera sous son regard impassible (au fait, Ana ne serait-elle pas la grande sœur de Martin, l'enfant muetique du *Dernier des fous* de Laurent Achard ?). Regard double, en quelque sorte, et c'est la force du film : devenue adulte, la fillette regarde son enfance et c'est la même actrice, Géraldine Chaplin qui joue la mère d'Ana et Ana adulte. Un conte d'autant plus cruel que la mise en scène se veut toute douceur : ainsi de ce beau moment de cache-cache dans la campagne. En ce lieu de paix verte, les fillettes jouent à la mort.

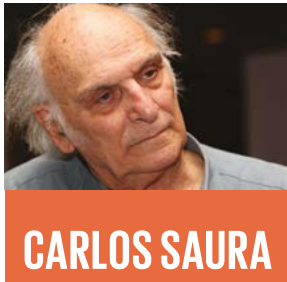
Emile Breton / *L'Humanité* 7 février 2007.



Cría Cuervos n'est pas seulement un magnifique pamphlet politique, c'est aussi une admirable réflexion sur le deuil, sur les souvenirs qui ne veulent pas s'éteindre. Un film peuplé de fantômes et de photos du passé dans lesquelles une grand-mère s'évade. Dans *Le Jardin des délices* (*El Jardín de las delicias*, 1970) Carlos Saura mettait déjà en scène un personnage d'accidenté qui, sourd aux malversations de son entourage (tout à découvrir le numéro de son compte en Suisse), se laissait emporter dans ses souvenirs. Bien sûr, ce personnage nous ramenait à Franco dont les forces déclinaient de manière flagrante, et à son entourage prêt à fondre sur l'héritage du Caudillo. Le souvenir est également au cœur d'un autre film de Saura, *La Cousine Angélique* (*La Prima Angelica*, 1973), où un homme exécute les dernières volontés de sa mère et est assailli par des images du passé. Dans *Cría Cuervos*, Saura filme la mort, mais surtout filme les traces de ce qui reste. Il filme ce qui demeure. Bref, il fait du cinéma, cet art incroyable qui a le pouvoir de toujours faire vivre au présent des images du passé. L'art du souvenir convoqué, réactualisé, réinventé, revitalisé. L'art du hors champ, de ce qui reste à l'écran, de ce qui en sort. Comme le souvenir... ce qui reste, ce qui sort. Le souvenir de ceux qui sont morts, ce qui disparaît et tout ce qui vit encore d'eux dans les vivants, chez ceux qui restent.

Le film de Saura épouse l'imaginaire enfantin d'Ana. Le cinéaste nous fait partager son monde intérieur fait de fantasmes, de rêves, de visions, de tristesse silencieuse, de sentiment de solitude et d'abandon. Lorsque la mère d'Ana vient lui broser ses cheveux, Saura atteint un véritable idéal de cinéma. C'est une scène poignante, d'une douceur infinie et d'une tristesse sans fond. Elle nous dit tout, sans un mot, sur le manque, sur le fait de devoir continuer sa vie sans l'être aimé. C'est certainement le plus beau film tourné sur l'enfance. Pas une enfance idyllique, mais une enfance peuplée de peurs, hantée par la mort. Ana ressemble à beaucoup d'enfants qui, après avoir été grondés ou brimés, sont pris du désir de voir mourir celui qui en est la cause et font alors appel à une puissance magique ou à un rituel. Carlos Saura montre les frontières quasi infranchissables entre le monde de l'enfance et celui des adultes, la mécompréhension totale entre ces deux univers.

Olivier Bitoun - DVD Classik



Né en 1932, Carlos Saura est issu d'une famille bourgeoise libérale. Il débute ses études dans l'ingénierie, mais sa passion pour la photographie est plus forte et c'est en 1952 qu'il intègre l'*Instituto de Investigaciones y Estudios Cinematográficos* de Madrid. Il y étudie la mise en scène, collabore avec ses amis Eduardo Ducay et Leopoldo Pomés à la réalisation de court-métrages et suit en parallèle des cours à l'Ecole de journalisme. Politiquement engagé à gauche, ses choix d'études illustrent son intérêt pour les problématiques sociales.

C'est en visionnant les films de Buñuel que Carlos Saura décide de devenir réalisateur. Diplômé en 1957, il devient enseignant en cinématographie, une carrière qu'il devra arrêter en 1963 sous la pression du gouvernement franquiste. Ses films mettent en scène les Espagnols en marge de la société (*Los Golfos*), et dénoncent la frustration de la bourgeoisie espagnole due à l'idéologie conservatrice et nationale-catholique du régime (*La Chasse* et *Anna et les loups*). Ses positions envers le régime passent par des métaphores et des paraboles, notamment du couple et de la famille, des sujets qui lui sont proches. Leader espagnol des cinéastes de sa génération grâce à *La Chasse* présenté au festival de Berlin en 1965 pour lequel il obtint l'Ours d'Argent de la mise en scène, il acquiert une réputation internationale. Malgré cette reconnaissance, la censure reste présente et certains films, comme *La cousine Angélique*, provoquent de violentes réactions du public espagnol.

Après la mort de Franco, le réalisateur s'axe vers un genre plus léger, qualifié par lui-même de « tragicomédie », comme dans *Maman a 100 ans*. En 1981 il renoue avec le film-enquête avec *Vivre vite*, un film dans lequel Carlos Saura pose un regard sceptique sur la société de l'après-franquisme. La même année, il accepte

de travailler sur le projet d'un film musical, *Noces de sang*, avec le chorégraphe de flamenco Antonio Gades, qui sera une vraie réussite artistique et populaire comme le sera *Carmen* deux ans plus tard. Avec ses films sur la danse, Carlos Saura s'éloigne des problématiques politiques pour mettre sa caméra au service du spectacle vivant et rendre visible le mécanisme de création. En 2010 sort son film, *Flamenco flamenco* où Saura s'amuse à mélanger plusieurs arts : danse, peinture, musique et cinéma. En 2021, il réalise *Rosa Rosae*, un court-métrage sur la Guerre Civile, et *El Rey de todo el mundo*, une comédie musicale hispano-mexicaine.



GENÉRIQUE

Réalisation Carlos Saura
Scénario Carlos Saura
Directeur de la photographie Teodoro Escamilla
Montage Pablo G. Del Amo
Son Bernardo Menz
Décors Rafael Palmero
Musique Federico Mompou, J.L. Perales
Production Primitivo Alvaro, Elías Querejeta, Espagne
Distribution Tamasa avec le soutien du CNC

Espagne - 1976 - 1h50 - Couleur - 1,85 - VOSTF et VF **Version restaurée 2K**
Cannes 1976 Grand prix du jury



Interprétation

Geraldine Chaplin Ana adulte / La mère
Ana Torrent Ana
Mónica Randall Paulina
Florinda Chico Rosa
Héctor Alterio Anselmo
Germán Cobos Nicolás Garontes
Mirta Miller Amelia Garontes
Josefina Díaz Abuela
Conchita Pérez Irene

